

**Inter**  
Art actuel



## Opération liaison

Florent Cousineau

Number 51, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46791ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions Intervention

### ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Cousineau, F. (1990). Opération liaison. *Inter*, (51), VI–VI.

## Opération liaison

Florent COUSINEAU

Le 19 novembre 1990, sur les ondes d'une radio MF de Québec, on entendit une voix annoncer qu'un événement pour le moins inusité se déroulait dans différents lieux du centre-ville. Des centaines, voire des milliers de personnes défilaient dans les rues transportant chacune sur ses épaules un morceau de bois (2 po x 4 po x 8 po). Loin de converger vers un même point, chaque groupe semblait se diriger vers une destination différente. Des voix à la radio nous disaient que ces défilés, pour le moins particuliers, avaient comme objectif, comme cible, les différents centres d'artistes de la ville. La mission de chacun des groupes : déposer, si possible, à l'intérieur de ces centres l'ensemble des morceaux de bois, sinon laisser les pièces de bois à l'extérieur. Objectif, occuper d'une façon ou d'une autre les centres d'artistes. L'animatrice (Sylvie Royer) questionnait le responsable de la dite manœuvre (Florent Cousineau) sur le cadre, le sens et les buts de cette intervention. Les groupes partis de La Chambre blanche s'étaient disséminés en étoile à travers les rues de la ville., « la distance qui nous sépare, l'espace qui nous unit », sorte de devise de l'événement, voulait souligner les multiples affinités comme les disparités, qu'elles soient géographiques, politiques, culturelles, de chacun des regroupements d'artistes de la Québec.

D'autres intervenants, Guy Durand et moi-même, avons été invités à commenter l'événement parlant de l'impact de la manœuvre sur le milieu social, sur celui de l'art qui sort de ses vases clos bien que communicants. Mais, quelle est cette distance qui nous sépare ? Et elle nous sépare de quoi ? Nous sépare de qui ? De l'art, de la société, de la ville, du pouvoir ? Ou est-ce que ce qui nous sépare vient de ce qu'on ne peut se définir qu'en rapport à l'autre, en se délimitant un petit jardin, en le protégeant à grand coup de spécificité, de soi-disant mandat, de « pas-touche » et de pseudo-spécialisation... La schizophrénie délimite les mandats, la paranoïa les protège.

L'événement préparé depuis de longs mois et monté dans le plus grand secret avait été exécuté à l'improviste dans un temps relativement court, on n'a trouvé personne pour nous dire ce à quoi pouvait ressembler un tel défilé. Même pas de quidams, automobilistes ou piétons. Personne, peut-être par incrédulité ou par peur de passer pour un illuminé n'a osé en faire état dans les journaux ou sur les lignes ouvertes à la radio. Des journalistes, aucun n'a pu accourir sur les lieux assez rapidement ou n'a pu retracer à temps l'un des défilés dans son parcours. Aussi, pas de photos, les organisateurs de l'événement jouant la carte de l'acte impromptu, sans témoin, ni preuve. La manœuvre a-t-elle vraiment eu lieu ? Qui saurait le dire, si ce n'est ces voix à la radio qui nous faisaient suivre l'événement par l'intermédiaire des chefs de file (Cécile Bouchard, Denis Dallaire, Carl Johnson, Céline Laflamme, François Robidoux, Michel St-Onge) intervenant à l'occasion sur les ondes pour faire le constat du déroulement de leur action.

De la manœuvre au simulacre ou à la simulation. La manœuvre ne fut peut-être que sa simulation, la contre manœuvre, la feinte, le feindre, peut-être ? Et si l'on était passé (retourné) de la manœuvre à la performance. Si à travers la manœuvre, on était à réécrire la performance comme performatif. Justement, si l'on jouait pour un public autre que celui entendu, attendu des centres d'artistes ? Dans des lieux autres, des actes fictifs se déroulant dans des espaces réels. De l'espace public à l'espace privé et du privé au public.

L'enjeu était de savoir si les initiateurs du projet seraient prêts à se laisser, eux-mêmes, prendre au jeu. Accepteraient-ils que les règles se retournent contre eux, qu'ils soient pris à leur propre jeu, même si cela devait compromettre leur manœuvre. Il s'agissait de mesurer le degré de résistance, la limite implicite que chacun des centres pose face à la définition et aux enjeux de la manœuvre. Jouer sur la frontière de l'acceptable. Le fait de ne pas poser de règles ne signifie pas qu'il n'en existe pas. Il y a toujours un pas qu'on ne peut franchir, c'est la mesure de ce pas qu'*Opération liaison* jugeait.

**Daniel BÉLAND**